Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 82 (1994)

Heft: 8

Buchbesprechung: A lire

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

à lire

A quelque chose l'enfer est bon

L'Etat d'Alerte
Judith C. Brouste,
Ed. du Seuil, 1994, 125 p.

(srl) – Attention: ce livre raconte une histoire de cancer du sein, de chimiothérapie et de retour à la vie, mais ce n'est pas un «témoignage», c'est un roman, c'est-à-dire une œuvre de littérature. Peu importe que l'histoire soit autobiographique ou pas: ce qui importe, c'est la richesse et la complexité du texte, voire même, par endroits, son opacité, au travers de laquelle affleure un univers irréductible à quelque chose qui serait une «expérience commune» de la maladie, entièrement comparable et transmissible.

Blessée dans son corps de femme, soumise, pour son bien, à un traitement qui dès la première ligne est décrit comme un «enfer», l'héroïne de Judith C. Brouste traverse des épreuves semblables à celles de beaucoup de cancéreuses et de cancéreux. Mais ce qui est raconté ici – et c'est ce qui fait toute la force du livre – c'est l'unicité de son parcours, parsemé d'expériences atypiques – notamment une liaison avec le médecin qui la soigne – et constamment déterminé, plus que par les données objectives de la maladie, par la personnalité de celle qui en est frappée.

Pendant toute sa vie d'«avant», elle a fui l'amour, le vrai, celui que l'on éprouve avec la totalité de son être, celui qui s'adresse à la totalité de l'être aimé. Il y avait le sexe d'un côté et les sentiments, l'affinité spirituelle de l'autre. Pendant toute sa vie d'«avant», elle a lutté contre elle-même et le monde. A l'image d'un père puissant et baroudeur, qui l'avait placée depuis son enfance sous le signe de la séparation intérieure.

Et voici que la maladie vient l'arracher à ses ornières, la met «en état d'alerte», et lui donne du même coup l'envie non seulement de survivre (de «vivre comme avant», comme on le propose un peu superficiellement aux opérés du sein) mais de vivre autrement, plus près d'elle-même, plus accueillante aux autres, plus complète. De retenter l'aventure de l'amour.

Le récit, souvent elliptique, ne permet pas de comprendre clairement toutes les étapes d'un cheminement intérieur forcément confus et erratique (car c'est seulement ainsi qu'évolue le psychisme). Et on se perd un peu parmi tous ces hommes, pourvus d'un nom ou anonymes, qui traversent la vie de la narratrice et lui apportent chacun un fragment de vérité. Mais qu'à cela ne tienne. Le livre a une direction, un sens, il nous mène avec force quelque part où nous aussi, nous pouvons nous retrouver.

Africaines

Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX^e^ au XX^e^ siècle
Catherine Coquery-Vidrovitch
Ed. Desjonquères, 1994.

(cp) – Spécialiste reconnue d'histoire de l'Afrique noire et professeure à l'Université à Paris VII-Denis Diderot, Catherine Coquery-Vidrovitch s'attaque, dans son dernier livre, à un très vaste sujet: «Les Africaines, histoire des femmes d'Afrique noire du XIX^e^ au XX^e^ siècle».

L'auteure nous montre, au fil d'un livre construit par thèmes et respectueux de la chronologie, les rôles essentiels des femmes dans les sociétés noires africaines: productrices et marchandes, elles garantissent l'approvisionnement en nourriture des villes et des villages; éducatrices, elles élèvent leurs nombreux enfants, le plus souvent sans père; actrices sociales, elles tentent de maintenir des réseaux de solidarité, etc. Catherine Coquery-Vidrovitch analyse aussi l'évolution de leur statut: à la campagne, comparable à celui de bêtes de somme qui n'arrêtent pas de travailler et qui sont toujours dans un état proche de l'épuisement, l'impossibilité de posséder la terre ou les moyens de production les empêche d'améliorer leur sort. En ville, la prostitution est souvent le seul moyen de survivre lorsqu'on arrive de la campagne, surtout analphabète et avec des enfants à nourrir.

Catherine Coquery-Vidrovitch explique aussi comment valeurs traditionnelles locales et idéologies coloniales se sont appuyées l'une sur l'autre pour écarter encore davantage les femmes: «Les Africaines ont été traitées par omission». Interdites de nombreux droits, elles sont les grandes victimes des changements rapides que connaît l'Afrique noire: indépendance politique, exode rural, paupérisation et survie misérable en ville, exclusion d'un tissu social lui-même malmené, scolarisation minimale, et, bien sûr, maladies et épidémies.

Quoi qu'il en soit, ce livre ne donne pas du tout une image négative ou pessimiste de la situation des Africaines, car à aucun moment l'auteure ne se permet de juger ou de s'écarter de son point de vue d'historienne. Il répare une lacune trop fréquente en histoire: l'oubli systématique de 50% de la population qui masque de larges parties de la réalité d'une société dans une époque donnée.

Par ailleurs, le ton clair et direct de ce livre, très bien documenté, le rend agréable à lire et aussi passionnant qu'un roman.

La paix comme idéal

Le Pacifisme européen 1899–1949
Verdiana Grossi
Ed. Bruylant, Bruxelles, 1994, 512 p.

(pbs) – 1889, Exposition universelle à Paris, on construit la tour Eiffel. Les pacifistes veulent profiter de ce rassemblement exceptionnel de personnalités de tous les pays et de toutes les tendances politiques pour donner à leur mouvement la structure dont ils éprouvent le besoin.

Leur mouvement est né déjà des réactions aux guerres napoléoniennes, mais ils n'ont pu qu'assister impuissants aux nombreux conflits qui ont déchiré l'Europe au cours du XIX^e^ siècle. Notamment, au dernier en date, qui a laissé chez beaucoup de Français un désir de revanche pour la perte de l'Alsace-Lorraine. Ils n'ont pu se faire reconnaître ni au plan politique ni au plan diplomatique. Il ne suffit plus de romans de la baronne von Suttner, des envolées lyriques ou épiques de Victor Hugo pour donner au pacifisme la force d'intervention efficace à laquelle il aspire.

Les pacifistes complètent donc en 1889 leur réseau de relations personnelles et de correspondance par la création de l'Union Interparlementaire et du Bureau International de la Paix. Verdiana Grossi fait de cette date le point de départ de ses recherches.

Malgré la volonté d'union dont témoignent ces deux créations, le mouvement pacifiste reste marqué par la diversité des personnalités qui le composent et de leurs origines nationales et culturelles. Ce sont les principales de ces personnalités que V. Grossi présente en une série de portraits, qui sont autant de tranches de la vie politique dans les principales Puissances européennes de l'époque.

Dans la deuxième partie, elle analyse, à travers quatre «cas», les dilemmes que connaissent les pacifistes, car l'une des caractéristiques de leur mouvement, c'est qu'ils se veulent patriotes et partisans du maintien d'une force de défense nationale en même temps qu'ils se battent pour un idéal de conciliation internationale, de médiation, d'arbitrage.

Ils luttent aussi pour les droits de l'homme, ils sont féministes, ils voient dans les injustices sociales une menace pour la paix, ce sont pour la plupart des intellectuels et ce qu'on appelle alors de «grands bourgeois».

A l'occasion des guerres balkaniques, au début du siècle, se produit une mutation dans le mouvement pacifiste. A court de moyens pour développer son action, il se tourne vers un philanthrope américain, Carnegie. L'entrée en jeu de la fondation créée par ce magnat de l'acier va développer un nouveau style d'action, fait de rigueur quasi scientifique, d'un professionnalisme qui tranche avec ce que le mouvement avait d'amateurisme, mais aussi d'idéalisme. Il se manifeste pour la première fois par l'envoi d'une commission dans les Balkans chargée d'étudier de près la situation; son rapport reste en 1994 un modèle du genre et, malheureusement, d'une brûlante actualité.

L'histoire du pacifisme entre 1889 et 1914 est marquée par la création de comités et de commissions, la réunion d'innombrables congrès et conférences. De leur côté, les gouvernements tentent l'effort de

convoquer en 1899 la première Conférence de la Paix à La Haye; délégués officiels et pacifistes s'y côtoient, mais ceux-ci ne peuvent guère se faire entendre, ils repartent frustrés, car on a surtout parlé des lois de la guerre et non de la paix. Une deuxième conférence en 1907 est plus décevante encore. La troisième, prévue pour 1915, est mort-née.

L'âge d'or du pacifisme, c'est la fin du XIX[e] siècle. Les 14 premières années du XX[e] sont dominées par un constat d'impuissance. Et cependant, on peut dire que la Société des Nations (1919) et l'Organisation des Nations Unies (1944) sont un peu ses filles, même s'il a toujours de la peine à se faire entendre.

Les femmes, la Suisse, ont-elles joué un rôle dans cette histoire du pacifisme? Sur les quelque 400 noms qui émergent, selon V. Grossi, une douzaine sont des noms de femmes, mais leur rôle a surtout consisté à récolter des signatures pour des pétitions ou à écrire romans ou articles de journaux. Il est manifeste qu'elles étaient privées de tout poids politique, même si elles étaient souvent des inspiratrices. Quant à la Suisse, elle a été prisonnière d'une interprétation étriquée de sa neutralité, qui l'a empêchée d'agir.

L'histoire du pacifisme n'a encore guère été étudiée, bien que les sources soient abondantes. La bibliographie de V. Grossi témoigne d'un considérable effort de recherche. Tessinoise, historienne et docteur ès lettres de l'Université de Genève, elle ne craint pas de soulever les questions épineuses qui ont souvent été écartées des congrès et conférences. Elle réussit une synthèse qui est d'une lecture agréable. C'est une histoire passionnante, mais au terme de laquelle on aurait voulu voir poindre une lueur d'espoir.

Menaces sur l'humanitaire

Crimes sans châtiment
Michèle Mercier
Ed. Bruylant, Bruxelles

(pbs) – Crimes sans châtiment. Non, cette fois il ne s'agit pas spécialement des viols ou de la souffrance des femmes. Il s'agit de tout ce qui a fait et fait encore la dégradation progressive de la situation dans l'ex-Yougoslavie, et des questions que cette guerre pose au Comité International de la Croix-Rouge et aux autres organisations caritatives.

Il est facile de critiquer, surtout *a posteriori*, et des associations qui se veulent bien-pensantes ne s'en font pas faute. Il est plus difficile de suivre les événements et de les comprendre. Plus difficile encore, pour ceux qui sont engagés dans l'action au jour le jour en terrain miné – au propre et au figuré – de faire face à des problèmes toujours nouveaux.

Le CICR fonde son action sur la notion d'Etat de droit, de respect des engagements pris, de l'application des Conventions de Genève signées par les parties au conflit, et qui sont censées protéger aussi les populations civiles. Au lieu de quoi le CICR se trouve bafoué par la volonté de purification ethnique.

Son action se veut exclusivement humanitaire, strictement neutre. Et il se trouve confronté à l'utilisation politique de l'humanitaire par des Etats qui s'en servent pour occulter leur impuissance.

Le CICR se voit ainsi obligé de sortir de la confidentialité, qui jusqu'à maintenant lui a permis de protéger ses actions. Bien que la guerre ne soit pas terminée, il a chargé une journaliste de raconter en quelque sorte à chaud ce qu'a été son rôle depuis le jour, le 10 mai 1991, où il est le premier intervenu face à ce qui se préparait en Yougoslavie, jusqu'à fin 1993.

Michèle Mercier a déjà effectué de nombreuses missions sur le terrain pour le CICR et dirige son secteur de la communication. *Crimes sans Châtiment* a paru en juin 1994. Regard d'une femme sur une guerre qui dure, alors même que se succèdent les vaines recherches d'une solution diplomatique. Des cartes, un exposé chronologique, des documents divers permettent de suivre les événements.

Le CICR n'a cessé de conduire des négociations à Genève et en Yougoslavie avec toutes les parties. Au plus fort de son action, il a été présent sur le terrain avec quelque 300 délégués et employés suisses (dont 150 chauffeurs de camions par mesure de sécurité), plus 960 employés locaux fournis par les sociétés de Croix-Rouge des différentes républiques yougoslaves. Il a soutenu environ 200 établissements médicaux, visité et secouru des milliers de détenus, distribué pour plus de 80 millions de francs d'aide alimentaire et médicale, transmis des millions de messages entre les membres des familles dispersées dans une Yougoslavie éclatée. De nombreuses femmes participent à ces actions, qui se poursuivent, même si par nécessité c'est dans une mesure actuellement quelque peu réduite.

En 1993, l'engagement du CICR pour la seule ex-Yougoslavie a été de 173 millions de francs, sur un budget total de presque 3/4 de milliard. On sait que la Suisse en assume une large part, par les fonds de la Confédération et la générosité privée.

Le CICR a éprouvé le besoin de dresser devant l'opinion publique le bilan de ses efforts, souvent ignorés, même en Suisse, et peut-être déjà oubliés. Face au plus grand défi auquel il ait été jusqu'alors confronté. Depuis, il y a eu le Rwanda...

Entre tradition et modernité

La femme qui collectionnait des trésors
Bessie Head
Ed. Zoé Littératures d'émergence, 1994, 195 pages.

(pbr) – Les éditions genevoises Zoé se sont enrichies d'une nouvelle collection: Littératures d'émergence. Premier volume paru sous ce label: *La femme qui collectionnait des trésors*, un recueil de nouvelles écrites par la Sud-Africaine Bessie Head. Aujourd'hui disparue, cette écrivaine d'expression anglaise, née en 1937 dans la province du Natal, a d'abord exercé la profession de journaliste à Johannesburg puis au Cap. Elle décide de quitter l'Afrique du Sud pour le Botswana, mais ses activités politiques lui valent un refus de passeport et l'octroi d'un visa de sortie sans possibilité de retour. Elle vivra désormais dans l'exil. Elle s'installe au Botswana où elle écrit quatre romans et deux volumes de récits qui lui apportent une renommée internationale. Elle meurt en 1986.

Dans *La femme qui collectionnait des trésors*, Bessie Head décrit les traditions des villages du Botswana, les crises et les changements engendrés par le contact avec la civilisation occidentale ainsi que les relations hommes-femmes. La religion chrétienne se trouve souvent au centre des récits. Les Bantous et les Bochimans, s'ils intègrent avec plus ou moins de facilité le message chrétien dans leurs vies, ne renoncent pas pour autant à leurs pratiques ancestrales. La sorcellerie et les rites sociaux anciens imprègnent leur existence quotidienne. Cela ne va pas sans friction: la tension entre la modernité occidentale et les pratiques «païennes» immémoriales divise les Noirs. Le missionnaire blanc est perçu par certains comme un vecteur de la colonisation et nombreux sont ceux qui rejettent sa religion. D'autres ne sauraient plus vivre sans le Dieu des chrétiens.

Bessie Head dépeint une modernité qui peine à se frayer un chemin dans les villages du Botswana, rythmés par les gestes séculaires de la vie quotidienne. Acceptée tant qu'elle cohabite pacifiquement avec les habitudes sociales en vigueur, la civilisation occidentale est impitoyablement condamnée lorsqu'elle diverge de celles-là. La nouvelle intitulée «La vie» illustre fort bien cette dynamique. Life, une jeune femme noire vivant à Johannesburg où elle se prostitue, est obligée de rentrer au Botswana. Elle ne change pas ses habitudes dans son village d'origine. Jusqu'au jour où elle épouse Lesego, un éleveur, qui menace de la tuer si elle le trompe. Life, prisonnière d'une coutume et d'un mode de vie qu'elle ressent comme une privation de liberté, ne tarde pas à enfreindre la loi du mâle et à subir le châtiment promis. Lesego ne sera pas pendu, comme l'exige la tradition en de telles circonstances. Le juge conclut à un crime passionnel et condamne l'éleveur à cinq ans de prison. Une phrase du dernier paragraphe de la nouvelle résume à elle seule l'esprit qui anime les textes de Bessie Head: *«Une chanson de Jim Reeves était très à la mode à cette époque: voilà ce qui arrive quand deux mondes s'entrechoquent...»*